

À table avec Corentin, la bouche pleine de voix !

PAR SERGE MARTIN

Avec Corentin, on passe toujours à table ! Ses albums regorgent de scènes gourmandes qu'on ne peut toutefois assigner à une thématique qui ferait de lui un auteur pour fin gourmet et un moraliste de la bonne fourchette en enfance ! C'est toute sa poésie qui verse la relation (histoire et diction) dans un racontage de bouche. Avec Corentin, on fait le plein d'oralité dans et par le maximum de voix.



J'ai mes préférés. Et j'en ai plein, des gâteaux préférés
et je peux en manger plein, si je veux. Plus même.

Serge Martin

Maître de conférences
habilité à diriger
des recherches en littérature
contemporaine LASLAR
(EA 4256), Université de Caen.

*Chez nous, ce qu'il y a de bien,
c'est que tout le monde mange à la même table.
Même les animaux.*
Philippe Corentin, *Machin Chouette*



À la fin des *Deux goinfres*¹, le lendemain de ses aventures cauchemardesques avec des « gros pleins de crème », le héros encore « tout barbouillé » répond à sa mère un peu inquiète de son état, toutefois munie d'un plateau bien garni pour un petit-déjeuner abondant : « ... même que j'ai un peu faim » ! Corentin prendrait un malin plaisir à pousser ses lecteurs au péché de gourmandise quand bon nombre d'enfants souffrent de surcharge pondérale, à moins qu'il ne prenne un plaisir malsain à les rendre anorexiques en les écœurant « avec plein de crème chantilly » et autre exagération, telle l'accumulation d'intensifs : « Plus il est gros, mieux c'est bien. » Corentin n'est décidément pas politiquement ni linguistiquement et encore moins didactiquement correct ! On aurait pu le considérer comme un fabuliste de la meilleure veine et voilà qu'il verse dans des bacchanales rabelaisiennes, le didactisme attendu et si nécessaire, dit-on, pour « une société en quête de sens² », en y joignant certes les rires d'une distanciation ironique qu'on dirait volontiers post-moderne, mais en métamorphosant inéluctablement le régime plaisant de la leçon de lecture en bombance délirante. Corentin, au lieu d'élever l'album et ses usages à hauteur d'esprit et d'idées claires et distinctes, l'abaisserait au niveau du ventre et de ses borborygmes dans l'antré stomacal du « mélange des règnes et des espèces³ ».

LA FIN C'EST LA FAIM

Écrire « FAIM » à la fin d'un album, ce serait garder l'album pour la bonne bouche ! L'estomac des lecteurs risque toutefois un reflux gastrique, d'autant que l'ouvrage en question titre sur le ton de l'injonction parentale consensuelle : *N'oublie pas de te laver les dents !* Voilà que le jeune lecteur serait convié à repasser à table, voire à pousser le goûter vers l'orgie. Le jeune héros, rejeton d'un « papa » crocodile tout droit sorti de la série des « Zuza » d'Anaïs Vaugelade⁴, aurait toutefois bien intégré la leçon de la fable puisqu'il avoue, *in fine* : « Tu avais raison papa, [les petites filles] c'est tellement sucré que c'en est écœurant... C'est immangeable ! » Tout en lisant le journal, les pères sont en charge de leur progéniture. Le voisin de palier du « papa » crocodile lit son journal en surveillant sa fille, une « Mademoiselle-sauve-qui-peut » bien sage, qui lit des albums... de Corentin : « Qu'est-ce que tu lis ? » ; « Tu as appris tes leçons ? » ; « Et tes devoirs ? Les as-tu faits tes devoirs ? » ; « Tu as écrit à Mamie ? » À la question réitérée de son père, « Qu'est-ce que tu lis ? », elle répond, comme si elle prenait la place du lecteur : « L'histoire d'un petit crocodile complètement idiot. Il veut manger une petite fille... C'est une histoire de Corentin. C'est trop drôle ! » L'abyme permet d'avalier l'auteur, je veux dire de le descendre de ses hauteurs et intentions forcément louables, pour que sa cuisine dégouline jusque dans notre bouche et sans recette autre que le

←

Les Deux goinfres, L'École des loisirs,
1997 © Philippe Corentin.

« N'empêche que là, il a un petit peu raison le ronchon : il n'y a pas de dessert. - Pourquoi, maman, n'y a t'il pas de dessert ? ronchonne-t-il. Hein?... dis ? Bon !... Bon, si c'est comme ça, moi j'y vais m'en chercher un de dessert et pour moi tout seul et vous n'en aurez pas et voilà tout... »

Philippe Corentin
(*Tête à claques*,
L'École des loisirs, 1998).

SERGE
MARTIN

clin d'œil du racontage. Celui des animaux qui en ouvre chacun un « démesurément⁵ » : le chat perché sur le dos du canapé, le chien affalé sur l'assise, place qu'il a prise au précédent, et le crocodile junior dans le tapis aqueux. L'histoire s'achève sous l'œil retourné du père de notre jeune lectrice, qui observe du coin de l'œil le chien, un « Machin Chouette », faire fuir celui qui voulait « y goûter », aux « petites filles », en hurlant *crescendo* « Papa ! » L'abyme a au moins été double si ce n'est triple : la scène de lecture, annoncée dès la couverture avec ce père crocodile lisant dans sa baignoire, qui montre ensuite un père et sa fille en lecture, laisse sortir de l'album figuré une histoire « trop drôle », qui met en scène le problème du mangeable ou de l'« immangeable ». « C'est écoeurant tellement c'est sucré » précède « Ce n'est pas bon. Ça sent la vase ! » Lire, c'est manger et lire la lecture, c'est préparer la farce du racontage.

L'ABYME DU SUJET DANS LE VENTRE DE L'ALBUM

Corentin ne met donc pas l'album et, encore moins, son lecteur au régime ! Le zoom sur la tartine dégoulinante de confiture, qui ouvre Zzzz...zzzz..., nous plonge dans une histoire à dormir debout et à manger le nez dans la confiture. L'excès chez Corentin commence par le sujet de l'album - un de ses premiers livres avait pour titre : *C'est à quel sujet ?* (Rivages, 1984). Je l'ai déjà suggéré : sa thématique s'abyme comme la vache qui rit de Benjamin Rabier - ne pas oublier *Le Roi et le roi* (L'École des loisirs, 1993). Donc, dans cet album au titre zézayant, est-on plus ou moins prévenu d'une « histoire de deux loups », dont les personnages, « pas très bien dessinés » puis « retournés », « sont des mouches » ! Corentin n'en est pas à sa première farce narrative ! Dans *L'Arbre en bois*, c'est le récit de vie d'une table de chevet qui nous est livré en lieu et place de « l'histoire de l'arbre qui n'aimait pas les vaches », histoire congédiée comme l'est le père par deux « tristounets » qui veulent « une histoire triste, une qui fait très pleurer, avec des gros sanglots et tout... » Corentin se joue évidemment des penchants pédagogiques pour le fameux horizon d'attente⁶. Plus certainement, se refuse-t-il d'arrêter tout racontage à un menu annoncé avec une recette où les étiquettes préviendraient une digestion sage et mesurée, dispensant de l'expérience de la ripaille en lecture d'album. Le butinage, qui n'est pas sans évoquer l'éloge des lectures buissonnières chères à Michel de Certeau⁷, nous fait ensuite errer dans tous les sens. On se souvient du tangage des cadres de vignette dans *Les Deux Goinfres*. Dans Zzzz...zzzz..., avec ces « têtes en l'air » de mouches, le lecteur doit retourner l'album à l'envers pour lire l'échange de paroles entre père et fils, ces « créatures qui passent leur vie au plafond ». Fi des bonnes manières de lire, dans « le bon sens », vers « le vrai sens » ! S'ensuivent des danses de la lecture : « Ça virevolte, ça tournicote, ça vibronne... ça bouge trop, ça donne le tournis... On n'y comprend rien », commente le narrateur, qui se retrouve Gros-Jean comme devant avec son gros nez, « complètement idiot » - un moment, on a cru que c'était son chat qui racontait l'histoire parce qu'on n'oublie pas la dissimulation narrative dans *Machin Chouette*... Mais voilà qu'on découvre que c'est Corentin lui-même, auquel le père du jeune mouche - comment écrire le masculin ! - demande qu'enfin il dessine « de jolies histoires de mouches ».



↑
N'oublie pas de te laver les dents!,
L'École des loisirs, 2009.

↓
ZZZZ... zzzz..., L'École des loisirs,
2007
© Philippe Corentin.



« Ah, les malotrués ! La grande vient de me donner un coup de pied ! Une histoire de mouches ? Et puis quoi encore ? Elles peuvent toujours attendre. Non mais des fois ! Ho ! ça ne va pas la tête ? »

Philippe Corentin
(ZZZZ... zzzz...,
L'École des loisirs, 2007).

Il a dit « jolies » quand le scatologique n'hésite pas à se montrer... Le petit mouche a eu « très envie de très faire pipi », et ça dégouline sur le mur et donc sur deux pages du livre – ce qui évoque, dans *L'Arbre en bois*, l'accumulation de merdes de chien sous l'œil amusé de Baballe, le chien du héros qui pisse sur la devanture du magasin de meubles ! Le même petit mouche ne pense qu'à une chose : « dire bonjour aux gâteaux », « déjà pleins tout plein de crème »... Bref, le narrateur-auteur le reconnaît : « Tout cela devient grotesque » ! Non seulement les phylactères obligent à tourner l'album dans tous les sens et, si « elles parlent », les mouches, et « c'est déjà ça... en français ! ça c'est bien », voilà que deux « coléoptères », « des Suisses allemands », dialoguent dans leur langue jusqu'au juron : « Donnerwetter ! » dit l'un des deux en pinçant le nez du jeune mouche. Corentin conclut par antiphrase, pour mieux déjouer tous les pièges de la belle histoire qu'on raconte aux enfants, au profit des ruses du racontage : « Une histoire de mouches ? Et puis quoi encore ? Elles peuvent toujours attendre. Non mais des fois ! Ho ! ça ne va pas la tête ? » La sortie de l'auteur-narrateur est d'abord une retraite (« Ah les malotrués ! La grande vient de me donner un coup de pied ! ») sous forme de zoom arrière – mouvement inverse de l'entrée en album : de la double page avec gros plan sur le visage auctorial et surtout le nez (« Mais c'est mon nez ! Mon gros nez ! Je le reconnais... ») à la page ultime qui « fait signe que le livre est fini⁸ », en nous éloignant de la scène domestique (chat et chien, canapé et table de dessin), si ce n'est intime, avec un effet accentué de perspective. C'est également une sortie, au sens d'une attaque verbale, puisque, tandis qu'au plafond le jeune mouche conclut sur un « Papa ! T'es pas marrant ! », l'auteur qui se retire nous dépossède du jugement de valeur sur une histoire qu'il nous dit d'attendre ! Mais, retournant à la page de titre, on découvre que Zzzz...zzzz... a été écrit-dessiné « d'après une histoire vraie ». Quelle histoire ? Celle des loups, des mouches, de l'histoire qui peut « toujours attendre » ? On ne sait plus à quel saint se vouer – la dédicace inclut au demeurant les « Martiens » !

LA BOUCHE PLEINE DE VOIX

Le « pour de vrai », comme disent les enfants, c'est que le racontage se joue de tout. Il se joue des syllogismes, des dérapages et autres manipulations qu'on aime laisser faire quand, par exemple, il a fallu une page puis deux doubles pages, où s'étalent de plus en plus près une confiture sur une tartine avec des petits personnages ailés, pour que le narrateur nous dise : « Deux mouches sur une tartine de confiture ! » Comme si nous n'avions rien vu, à moins qu'une telle déclaration ne vienne nous faire douter : nous sommes dans une histoire vraie pour de faux et dans une histoire fausse pour de vrai. Si Corentin raconte des histoires vraies, ce n'est pas parce qu'elles renverraient à une réalité tangible quand tout chez lui se renverse, se travestit, glisse d'un mensonge à l'autre, mais tout simplement parce que la voix du racontage est vraie. La pragmatique de sa poétique n'est pas celle d'une attestation des actions que le texte assurerait à l'image ou que l'image représenterait en regard du texte. C'est celle d'une oralité qui de l'album fait une prosodie de la relation de voix. Zzzz...zzzz..., comme tous ses autres albums, montre des rapports de voix qui ne cessent de se nourrir à la table

SERGE
MARTIN

d'un théâtre fabuleux, l'album pris par un rythme de la fable, celui d'une subjectivation relationnelle. Tristan Tzara disait que « la pensée se fait dans la bouche⁹ » ; avec Corentin, c'est l'album comme activité de pensée et plus largement de vivre dans et par la lecture qui « se fait dans la bouche ». Avec Corentin, le livre, en écriture comme en lecture, se fait corps-langage. Les gargouillements prosodiques et graphiques ne cessent de rendre compte d'un fonctionnement nourri à l'oralité de l'album, à tout ce qui passe de bouche en bouche, à l'appétit de voir les voix. Si la métaphore culinaire est décisive, il est impossible de la réduire à un jeu ou un procédé. Il s'agit d'une orientation éthique, politique et poétique de l'album, croisant une anthropophagie langagière et une anthropologie poétique de la lecture : parler c'est manger, et avec Corentin, il semblerait qu'on parle toujours la bouche pleine de voix. ●

1. Je me permets de renvoyer à la lecture faite lors de la sortie de l'album : « Le mal de mère avec Philippe Corentin », *Argos* n° 20, décembre 1997, p. 26-27.
2. Jean-Baptiste de Foucauld et Dominique Piveteau, *Une Société en quête de sens*, Odile Jacob, 2003.
3. Florence Gaiotti, *Expériences de la parole dans la littérature de jeunesse contemporaine*, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 160. Plus loin : « Le travestissement fait planer en permanence l'ombre d'un double, d'une autre figure, d'une autre nature que celle qui est visible, revendiquée ou désirée. Cette dénaturation contamine tous les personnages et fait de l'univers de Corentin un univers ambivalent et dynamique, en mouvement permanent. » p. 165.
4. Anaïs Vaugelade, série des « Zuza » à l'École des loisirs.
5. On se souvient du « Joujou du pauvre » de Baudelaire : « Vous verrez leurs yeux s'agrandir démesurément. »
6. Voir à ce sujet notre lecture de *L'Arbre en bois* dans « L'horizon d'attente est-il l'âge de raison de la littérature pour la jeunesse ? » dans Marie-Claire et Serge Martin, *Quelle littérature pour la jeunesse ?*, Klincksieck, 2009, p. 113-118.
7. Michel de Certeau, « Lire : un braconnage » dans *L'invention au quotidien*. 1. *Arts de faire*, Gallimard, Folio essais, 1990, p. 239-255. Si « complètement idiot » s'applique peut-être à l'auteur et à son chien, Corentin sait pertinemment « qu'il ne faut pas prendre les gens pour des idiots » (clausule du passage du texte de Certeau) et surtout pas les enfants !
8. Voir la proposition d'Isabelle Nières, « Et l'image me fait signe que le livre est fini » dans Jean Perrot (dir.), *Culture, texte et jeune lecteur*, Presses universitaires de Nancy, 1991, p. 209-217.
9. Tristan Tzara, « Dada manifeste sur l'amour faible et l'amour amer » dans *Poésies complètes*, Flammarion, 2011, p. 299.



« Pourquoi t'as fait ça, maman ? » hurle Loustique qui pleure maintenant à chaudes larmes. « Tu sais bien que je n'aime que les carottes... »

« Ça tombe bien ! C'en est des carottes ! » s'esclaffe le Père Noël qui surgit de dessous la table. « C'est bien imité, hein ? C'est moi qui les ai râpées. »



L'Ogrionne, L'École des loisirs, 1991
© Philippe Corentin.